



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie¹

1493 : comment la découverte de l'Amérique a transformé le monde / Charles C. Mann
éd. A. Michel, 2013
cote : 58.758

Journaliste et vulgarisateur scientifique bien connu aux États-Unis, collaborateur, entre autres organes de presse, du Washington Post, du New York Times et du périodique Science, Charles C. Mann nous a déjà donné voici quelques années 1491, un état des lieux des civilisations précolombiennes à la veille de l'irruption des Européens.

Écrit dans un style narratif agréable, ce nouveau livre, qui n'est pas encombré d'un appareil critique trop lourd ni fastidieux (une cinquantaine de notes de références) est d'une lecture à la fois plaisante et enrichissante.

D'emblée, p. 15, l'auteur nous dit ce que son œuvre n'a pas vocation à être : une analyse systématique et globale des diverses formes du Grand Échange dont l'année 1493, l'année du retour de *l'Inventeur du Nouveau Monde*, (selon l'expression d'Onésime Reclus) balise le point de départ. Se gardant de toute prétention à l'exhaustivité, qui dépasserait le cadre d'un seul livre et aboutirait à un résultat illisible du fait de sa complexité, Mann s'est contenté de focaliser son intérêt sur certains reliefs qui émergent de l'ensemble.

Le New York Times a écrit que Voltaire eût adoré ce livre qui explore une vérité chère à Candide : « Il faut cultiver notre jardin ». Dans ce *gros livre aux sujets multiples* selon la définition qu'il en donne p. 528, Mann, apparemment passionné de botanique, s'interroge sur les transferts d'espèces végétales et de micro-organismes d'un continent à l'autre. Mais la circulation des plantes fut aussi celle des miasmes et des épidémies, qui ne sont pas oubliés. On trouvera de bonnes pages sur la pomme de terre, mais aussi sur les doryphores et le mildiou, responsable de la Grande Famine des années 1845-1849 en Irlande...

L'introduction pp. 19-59 instaure un débat autour de la personnalité de Christophe Colomb : le portrait de l'Amiral de la Mer Océane qui est ici esquissé nous semble peu conforme aux recherches les plus récentes. On a peine à voir un chrétien fervent, soucieux de propager la foi jusqu'aux extrémités du monde, dans ce *capitaine de corvée*, avide de richesses et de titres. Fils d'un tisserand de Savone, peut-être d'origine juive, il s'efforçait d'occulter cette ascendance pour une filiation plus flatteuse. Était-il nécessaire de lui élever un monument à Santo-Domingo ? Le chapitre *La promenade au phare* (p. 30) titre emprunté à Virginia Woolf, décrit cet imposant édifice, dont l'architecte estimait sans grande humilité qu'il serait au nombre *des plus grands monuments de tous les temps*... Il fut inauguré en 1992, malgré la réprobation des Amérindiens...





Académie des sciences d'outre-mer

L'ouvrage est divisé en quatre grandes parties, chacune subdivisée en deux chapitres : les deux premières décrivent les deux aspects essentiels de cet Échange impulsé par Christophe Colomb : zone Atlantique et zone Pacifique.

La première partie (Voyages transatlantiques) décrit les premiers établissements européens en Amérique du nord et retrace notamment l'histoire de la petite colonie de Jamestown, fondée en 1607 par une compagnie privée sur la rivière James, à quelque distance de la baie de Chesapeake, en Virginie. Ces colons espéraient trouver de l'or et de l'argent mais ils trouvèrent surtout du tabac. Le récit des aventures rocambolesques du capitaine John Smith, un aventurier promu chef de la colonie, de sa capture par les Indiens, de sa condamnation à mort, et de la manière dont il fut sauvé par l'amour de la jeune Pocahontas, fille du chef de tribu Powhatan, nous est conté aux pages 61-101. Il n'y a guère de crédit à ajouter à l'autobiographie de ce personnage vantard, version anglo-saxonne de Tartarin, en qui les Américains se plaisent à saluer un type de *self made man*.

La deuxième partie (Voyages dans le Pacifique) nous emmène de Potosi, en Bolivie, à Manille, aux Philippines en passant par la Chine du Sud. Au chapitre 4 (Les vaisseaux de la fortune), sont décrites les navigations de l'amiral musulman Zheng-He, l'eunuque Zheng-He, qui, au début du siècle de Colomb, (1405-1433) prit le commandement d'une formidable flotte de 317 navires, intervint à Sumatra où vivait une forte communauté chinoise, s'empara de Ceylan et atteignit les côtes orientales d'Afrique. Mais s'il n'alla pas plus loin et s'il ne chercha pas à contourner l'Afrique par le sud, c'est à cause, nous dit l'auteur, qui reprend les conclusions de David Landes, de la mentalité isolationniste de la société chinoise, manquant de perspectives et sclérosée par l'éthique confucéenne. Il n'y avait rien à voir chez les barbares du dehors, et ces navigations ne connurent point de lendemain. La Chine resta une société agricole, familiale, bureaucratique, pacifique, ce qui ne l'empêcha pas d'entretenir des échanges avec l'extérieur, par la route de la soie et par le cabotage avec Java.

La troisième partie (L'Europe dans le monde) examine les transformations intervenues sur le vieux continent en conséquence de la découverte de l'Amérique: révolution agraire à partir du XVII^e siècle et révolution industrielle à partir du début du XIX^e siècle (mais n'avait-elle pas débuté un peu plus tôt en Angleterre ?) Ces deux révolutions allaient permettre à l'Occident d'asseoir pour longtemps son hégémonie sur le monde.

La quatrième partie (L'Afrique dans le monde) est consacrée à la Traite des esclaves dans laquelle Mann voit à bon droit le type d'échange le plus lourd de conséquences en termes humains : ces transferts et ces brassages de populations ont entraîné des métissages et l'apparition de nouvelles formes de peuplement, telles que ces Quilombos (communautés d'esclaves marrons) du Surinam et d'Amazonie, (La Forêt des fugitifs) dont une intéressante description nous est donnée pp. 315-329.

Dans un ouvrage d'une telle ampleur, la bibliographie, ici intitulée : Liste des ouvrages consultés, donne une idée de l'énormité du travail de compilation accompli. Elle ne compte pas moins d'une soixantaine de pages (567-626) et propose des centaines de titres. Les érudits pourront s'y reporter sans déroger. On regrettera qu'il ne soit pas fait mention du nom du traducteur.

Jean Martin